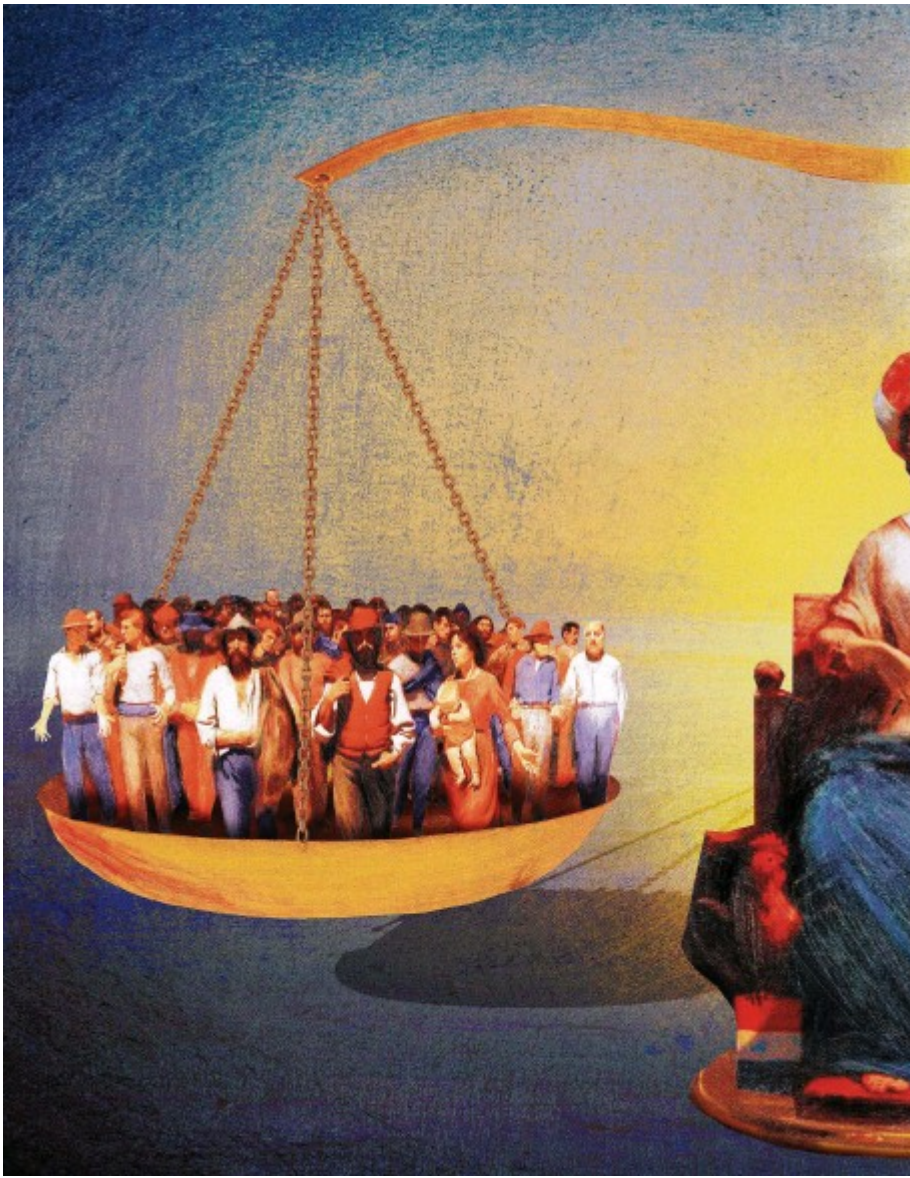


A l'occasion du bicentenaire de sa mort, plusieurs parutions éclairent la pensée politique de la philosophe

La philosophe a développé une singulière pensée politique, largement incomprise en son temps. A l'occasion du bicentenaire de sa mort, plusieurs ouvrages lui rendent justice

Le Monde · 2 juil 2017 · antoine de baecque

Le rapprochement serait d'actualité et semble couler de source: peut-on dresser le portrait d'Emmanuel Macron, président philosophe, en héros staëlien? Le culte et l'élan de la jeunesse emportent les deux destins. Elle, si précoce, admirée dès l'adolescence, conversant à 14 ans déjà avec les hôtes prestigieux du salon maternel, les Marmontel, Buffon, Mably, La Harpe, Grimm ou Bernardin de Saint-Pierre. Ce désir politique de rénovation par la recherche du centre, également: réunir contre les extrêmes les bonnes volontés conjuguées des jacobins et des royalistes, de la gauche et de la droite, se tenir à l'équilibre sur un échiquier politique que la tradition comme les événements menacent de faire basculer vers un camp ou vers l'autre.



Pourtant, il existe une opposition fondamentale entre M. Macron et Mme de Staël, leur rapport au pouvoir. Le premier est un pragmatique qui l'a pris d'assaut, «né» à gauche et triomphant en s'élargissant à droite, plus proche en ce sens du grand adversaire de la seconde, Bonaparte ; tandis que la fille de Necker a grandi au pouvoir, choyée par le principal ministre du roi, mais n'a cessé ensuite de le voir lui échapper, passant plus de temps en exil qu'à Paris, interdite, pourchassée, décriée, et surtout fascinée par la défaite, par la sortie de l'histoire, endurent jusqu'au génie dans sa volonté de faire fi de l'impossible ou de la contradiction politique. Germaine est une mélancolique à la pensée largement incomprise en son temps.

Si Mme de Staël connut la gloire, ce fut en effet d'abord par son oeuvre romanesque, avec Delphine en 1802, puis

Corinne en 1807, deux ouvrages que l'Europe entière connaissait sur le bout des doigts et qui la faisait frissonner. La plupart des nombreux textes politiques de la femme de l'ambassadeur de Suède à Paris ne seront lus qu'après sa mort, comme ses *Réflexions sur la paix*

intérieure (1795), ses *Considérations sur la Révolution française*, publiées

en 1818, ou *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, rédigées en 1798, qui ne paraîtront qu'en 1906. Bien sûr, chacun savait la réputation intellectuelle de celle qu'on voyait comme l'intelligence la plus vive de son temps, et certains de ses textes ont marqué, *De l'influence des*

passions sur le bonheur des individus et des nations, à l'automne 1796, ou ses *Réflexions sur le procès de la reine*, publiées cependant (en 1793) sous couvert d'anonymat.

L'intérêt des deux bons volumes soulignant la singularité politique de Mme de Staël réside d'abord dans cet accès circonstancié à l'oeuvre: l'essentiel est désormais restitué, offert dans son contexte d'élaboration, d'écriture, de réception. Le travail éditorial de Laurent Theis, pour le fort ouvrage de la collection « Bouquins », est appréciable, car la pensée politique de Mme de Staël ne s'est jamais conçue hors de son articulation avec des situations concrètes, des années 1780 à la Restauration. De même, moins classique, parfois sur le fil du rasoir, l'ambition affichée par Michel Aubouin d'éclairer l'« intelligence politique » de Germaine de Staël en regard des opinions de ses admirateurs ou de ses adversaires est intéressante, même si le volume prête parfois à une certaine confusion entre ce qui relève de la vie d'une héroïne romantique, la pensée libérale et les commentaires de l'auteur.

Le projet politique de Mme de Staël est resté mal compris, alors qu'il aurait été on ne peut plus utile à la France sortant de la monarchie absolue puis de la Terreur. Il s'agit à chaque fois de « faire vivre les principes de 1789 », essentiellement la principale conquête: la liberté. Si Germaine de Staël est une passionaria de la liberté – pouvoir dire et écrire ce

qu'elle veut, quand elle le veut, où elle le veut demeure pour elle le critère irrécusable de la valeur de tout système politique –, elle combat dans deux arènes: face au despotisme royal qui est « toujours le plus absolu », face à la tyrannie de l'égalité qui est « malheureusement la plus aveugle ».

Elle est donc feillante sous l'Assemblée constituante, militant pour un roi au pouvoir balancé par la représentation de la nation, pour un corps dont la tête ne pourrait penser que dans la complétude d'un coeur et de membres agissant, pour l'ordre quasi familial d'un père qui ne prendrait ses décisions qu'entouré de ses enfants, et, mieux encore, qu'à la demande de ses enfants. Puis elle figure très exactement l'équilibre thermidorien, espérant trouver dans le Directoire le régime idéal: un système stable fondé sur la liberté, des institutions républicaines – « Parce qu'il m'est démontré que, dans les circonstances actuelles, le gouvernement républicain peut seul donner du repos et de l'ordre à la France » – et les principes « de

justice et d'humanité » permettant de regrouper les bonnes volontés. Sur cette res publica, aussi éloignée du despotisme d'un seul que du pouvoir de tous, elle espère la convergence des républicains modérés, héritiers des hommes de 1789, et des monarchistes limités, influencés par une monarchie constitutionnelle à l'anglaise.

Ces idées sont sans doute trop contemporaines pour échapper aux circonstances: l'instabilité directoriale ne lui offre guère de chance de s'épanouir, tandis que le retour du despotisme, avec Brumaire puis l'Empire, l'étouffe rapidement. Germaine de Staël retourne dès lors au dialogue avec ses proches, Benjamin Constant bien sûr, le cercle qu'elle réunit au château de Coppet, laboratoire d'idées politiques sis sur les bords riants du lac Léman, et à la conversation avec elle-même, afin de finir d'élaborer une pensée qui, enfin, va pouvoir se parer d'universalité en posant quelquesunes des questions fondamentales de toute la tradition libérale: quel est le juste équilibre entre démocratie et aristocratie? Comment l'expression de la volonté générale peut-elle interférer avec le gouvernement des meilleurs? Jusqu'où mener une révolution et peut-on la finir ?

A Coppet, dans le parc, se trouve le tombeau des Necker : Suzanne, la mère, meurt en 1794 ; Jacques, le père, en 1804. Tous deux, par peur de l'enterrement prématuré et effroi pour la putréfaction des corps, sont momifiés et flottent dans l'esprit-de-vin. Germaine de Staël les rejoint en 1817, et

toute sa pensée politique, qui ne vise qu'à l'épanouissement de la liberté, s'est construite dans la proximité de ces étranges cadavres. Comme si le dynamisme des idées ne pouvait naître finalement chez elle que de l'empêchement du corps, de l'humeur négative et de la mélancolie de l'âme.

Elle combat dans deux arènes : face au despotisme royal qui est « toujours le plus absolu », face à la tyrannie de l'égalité qui est « malheureusement la plus aveugle »